

un objet bizarre, s'agitant sur le sol; il descendait pour l'examiner de plus près; aussitôt on lançait sur lui un Faucon qui, dès l'abord, s'élevait au-dessus du Milan, pour fondre sur lui verticalement; alors commençait un combat, ou plutôt des évolutions de l'intérêt le plus varié; le Milan, fin voilier, fuyait devant le Faucon en s'élevant, s'abaissant, croisant brusquement sa route, et prenant, à angle aigu, les directions les plus imprévues; le Faucon non moins agile que lui, mais plus courageux, et en outre stimulé par la faim, le poursuivait avec ardeur dans ces mille évolutions: il le saisissait enfin et l'apportait à son maître.

Le vol du Héron et de la Grue était non moins amusant pour le spectateur, et plus dangereux pour le Faucon: l'oiseau poursuivi se faisait plus facilement attendre, mais il se défendait avec plus de courage, et l'assaillant recevait quelquefois de sa victime des blessures auxquelles il ne survivait pas longtemps. On employait même le Faucon, et surtout le Gerfaut, à la chasse du Lièvre; on faisait d'abord partir celui-ci au moyen d'un limier: puis le Faucon, lancé à l'avance, et volant au-dessus de la plaine, apercevait le lièvre et tombait sur lui.

Mais de tous les vols, le plus amusant, le plus riche en incidents, le plus commode à observer, le plus facile, sinon le plus noble, était le vol de la Corneille: on se servait, comme pour le Milan, d'un Duc, afin de l'attirer puis on lançait sur elle deux Faucons. L'oiseau poursuivi s'élevait d'abord au plus haut des airs, les Faucons parvenaient bientôt à prendre le dessus; alors la Corneille, désespérant de leur échapper par le vol, descendait avec une vitesse incroyable, et se jetait entre les branches d'un arbre; les Faucons ne l'y suivaient pas et se contentaient de planer au-dessus. Mais les fauconniers venaient sous l'arbre où s'était réfugiée la Corneille, et, par leurs cris, la forçaient de désertir son asile. Elle tentait encore toutes les ressources de la vitesse et de la ruse, mais le plus souvent elle démentait au pouvoir de ses ennemis.

Le vol de la Pie est aussi vif que celui de la Corneille: mais le Faucon n'attaque pas en partant du poing; ordinairement on le jette à mont, parce qu'on attaque la Pie lorsqu'elle est dans un arbre. Souvent elle est prise au moment du passage; mais quand le Faucon l'a manquée, on a beaucoup de peine à la faire partir de l'arbre qui lui a servi de refuge: sa frayeur est telle, qu'elle se laisse prendre par le chasseur, plutôt que de s'exposer à la terrible descente du Faucon.

Lorsqu'il s'agit de la chasse de la Perdrix ou du Canard sauvage, on emploie la même manœuvre. On lance le Faucon dans les airs avant que le gibier soit levé; et lorsque le Rapace plane, le fauconnier, aidé d'un chien, fait partir la Perdrix, sur laquelle l'oiseau descend. Pour le Canard, on lance dans les airs jusqu'à trois Faucons, puis on fait lever le Canard: la terreur que lui inspirent les Faucons le fait gagner l'eau—alors des chiens se jettent à la nage pour lui faire reprendre son vol.

Ce n'est pas seulement en Europe que l'on cultivait la fauconnerie; elle florissait dans toute l'antiquité et florit encore aujourd'hui chez les peuples de l'Asie et de l'Afrique Septentrionale. Les Persans et les habitants du Mogol poussent même plus loin que les Européens l'éducation du Faucon: ils le dressent à voler sur toutes sortes de proie, et pour cela ils prennent des Grues et d'autres oiseaux, qu'ils laissent aller, après leur avoir couvé les yeux: aussitôt ils font voler le Faucon qui les prend fort aisément. Il y a des Faucons pour la chasse du Daim et de la Gazelle, qu'ils instruisent, dit Thorenot, d'une manière très-ingénieuse. Ils ont des Gazelles empaillées, sur le nez desquelles ils donnent toujours à manger à ces Faucons et non ailleurs. Après qu'ils les ont ainsi élevés, ils les mènent à la campagne, et lorsqu'ils ont découvert une Gazelle, ils lâchent deux de ces oiseaux, dont l'un va fondre sur le nez de la Gazelle, et s'y cramponne avec ses griffes. La Gazelle s'arrête et se secoue pour s'en délivrer; l'oiseau bat des ailes pour se tenir accroché, ce qui empêche encore la Gazelle de bien courir, et même de voir devant elle; enfin, lorsqu'avec bien de la peine elle s'en est dé faite, l'autre Faucon, qui est en l'air, prend la place de celui qui est en bas, lequel se retire pour succéder à son compagnon lorsqu'il sera tombé; et de cette sorte, ils retardent tellement la course de la Gazelle, que les chiens ont le temps de l'attraper. Il y a d'autant plus de plaisir à ces chasses que le pays est plat et découvert. Ce même procédé, rapporte un autre voyageur célèbre, s'applique à la chasse au Sanglier (1).

On emploie en France, le Hoberau ou Epervier, à la chasse

des Alouettes et autres gibiers (2); pourquoi nos amateurs canadiens n'essayeraient-ils pas d'après la méthode que nous venons d'indiquer, de dresser pour la chasse de la Perdrix, du Canard sauvage et du petit gibier de mer, le Faucon pèlerin, le Gerfaut d'Islande, l'Amour, l'Epervier et l'Emerillon canadiens? On sait avec quel succès et avec quel éclat le vicomte d'Eglinton, longtemps vice-roi de l'Irlande, a ressuscité, ces années dernières, les classes, les joutes et les tournois du moyen âge. Est-ce que la principale objection à cette tentative serait sa nouveauté en nos climats? Pourquoi bannir de ce pays, où abonde le gibier, un plaisir attrayant et facile? Est-ce que la vie de château est disparue de nos bords? Est-ce que dans chaque patoisée qui côtoie notre majestueux fleuve, il n'existe pas au moins un vieux manoir dont le respecté seigneur, pendant la belle saison, va chercher dans les plaisirs de la chasse une distraction aux lettres, à la politique ou à la vie champêtre?

Le millionnaire de Montréal qui a, dit-on, offert £20,000 pour fêter dignement le vice-roi presomptif de l'Amérique Britannique, que juillet doit nous amener avec ses zéphirs, aurait-il oublié, dans son programme des "Plaisirs de Prince" qu'il réserve à ce royal visiteur, d'organiser une chasse canadienne où le Daim, le Chevreuil, le Renard et le Faucon canadiens joueraient leur rôle?

Nous ne pousserons pas plus loin ces détails de venerie que nous aimons et surtout nos aïeux eussent lu avec un vif intérêt: le vol au Faucon était en effet la chasse favorite des Dames.

J. M. LEMOINE.

(A continuer.)

## EDUCATION.

### PEDAGOGIE.

#### DÈS ENFANS INDOLENTS ET APATHIQUES.

Il faut avouer que de toutes les peines de l'éducation, aucune n'est comparable à celle d'élever des enfants qui manquent de sensibilité. Les naturels vifs et sensibles sont capables de terribles égarements: les passions et la présomption les entraînent; mais aussi ils ont de grandes ressources, et reviennent souvent de loin; l'instruction est en eux un germe caché, qui pousse et qui fructifie quelquefois, quand l'expérience vient au secours de la raison, et que les passions s'attédisent: au moins on sait par où on peut les rendre attentifs, et réveiller leur curiosité; on a en eux de quoi les intéresser à ce qu'on leur enseigne, et les piquer d'honneur; au lieu qu'on n'a même prise sur les naturels indolents. Toutes les pensées de ceux-ci sont des distractions; ils ne sont jamais où ils doivent être: on ne peut même les toucher jusqu'au vif par les corrections; ils écoutent tout, et ne sentent rien. Cette indolence rend l'enfant négligent, et dégoûté de tout ce qu'il fait. C'est alors que la meilleure éducation court risque d'échouer, si on ne se hâte d'aller au-devant du mal dès la première enfance. Beaucoup de gens, qui n'approfondissent guère, concluent de ce mauvais succès que c'est la nature qui fait tout pour former des hommes de mérite, et que l'éducation n'y peut rien: au lieu qu'il faudrait seulement conclure qu'il y a des naturels semblables aux terres ingrates, sur qui la culture fait peu. C'est encore bien pis quand ces éducations si difficiles sont traversées, ou négligées, ou mal réglées dans leurs commencements.

Il faut encore observer qu'il y a des naturels d'enfants auxquels on se trompe beaucoup. Ils paraissent d'abord jolis, parce que les premières grâces de l'enfance ont un lustre qui couvre tout; on y voit je ne sais quoi de tendre et d'aimable, qui empêche d'examiner de près le détail des traits du visage. Tout ce qu'on trouve d'esprit en eux surprend, parce qu'on n'en attend point de cet âge; toutes

(1) La presque totalité de ces détails ont été puisés chez un savant contemporain, auquel nous sommes redevable de plusieurs élégantes traductions et d'extraits des ornithologistes américains.

(2) Le succès des Chinois à s'emparer, au moyen d'Aigles-pêcheurs dressés à ce manège, du poisson dans la mer, a fort intéressé tous les voyageurs qui en ont été témoins.